

## **Les frères Séguier et la découverte de la langue d'oc au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.**

Claire TORREILLES  
Correspondante

Jean-François et René Séguier sont les aînés des six enfants de Dominique Séguier et Françoise de Rozel. Jean-François est né en 1703, René en 1705. Les deux frères sont proches. L'un et l'autre ont un solide fondement d'instruction classique. Leurs cursus divergent après les humanités, l'un fait des études de droit qu'il termine en 1728 à Montpellier, l'autre choisit la voie ecclésiastique qui le mène à Avignon où en juin 1733 il reçoit ses grades de bachelier en théologie<sup>1</sup>.

Jean-François à cette date accompagne le marquis de Maffei dans son tour d'Europe qui durera jusqu'en 1736. Il vit à Vérone 19 ans, jusqu'à la mort de Maffei en 1755. Puis il s'installe à Nîmes. Il y meurt en 1784.

René Séguier choisit en 1734 le prieuré de Saint-Jean de Valériscle - près de St Ambroix où les Séguier ont encore de la famille – Il y passe toute sa vie, avec des retours à Nîmes dans la maison de la rue Séguier où il meurt en 1767.

Les deux frères s'écrivent, se rendent visite, échangent des nouvelles, ainsi que leurs vues sur les auteurs de l'antiquité et la culture de leur temps dans plusieurs domaines, plutôt littéraire et philosophique pour René plutôt scientifique pour Jean-François, encore que ces distinctions soient anachroniques concernant la science au XVIII<sup>e</sup>.

Tous deux ont une certaine relation à la langue d'oc, relation de culture qui va au-delà de la connaissance native qu'ils en ont, comme tout méridional de leur époque. Ils nous apparaissent que leurs itinéraires illustrent les deux modèles de connaissance et de conscience de la langue d'oc au XVIII<sup>e</sup> siècle.

### **Jean-François Séguier**

Le marquis Maffei a reconnu en Jean-François Séguier, jeune avocat (29 ans), un esprit ouvert et déjà des connaissances solides en botanique, en numismatique et en culture antique. Les quatre années du tour d'Europe sont des années de formation à l'humanisme savant : apprentissage des réseaux du savoir et du pouvoir, des personnes, des sources et des codes... Et parmi les nombreux champs de la connaissance que Jean-François Séguier va être amené à explorer, il y a celui de la poésie des troubadours, même si ce n'est pas le mieux connu.

Au cours de son voyage européen, Séguier témoigne dans son carnet de voyage<sup>2</sup> de l'engouement, - relativement récent - pour les collections de manuscrits de troubadours. De grandes bibliothèques, partout en Europe, conservaient des manuscrits précieux. L'heure est à leur redécouverte. Il raconte qu'on lui en montre à Lyon, chez les Jésuites, à Dijon chez le Président Bouhier, à Paris, en Angleterre.

C'est un fait. La connaissance des troubadours est d'abord une affaire de riches bibliophiles. Il y a en Europe trois grands foyers de conservation de ces manuscrits. Séguier les a fréquentés tous les trois : ce sont la Provence, Paris et la Toscane.

---

<sup>1</sup> PUGNIERE, François et TORREILLES, Claire, *Écrire en Cévennes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les œuvres de l'abbé Séguier*. Montpellier, PULM, 2013. p. 15.

<sup>2</sup> PUGNIERE, François, *Récits et carnets de voyage de Jean-François Séguier (1732-1766)*. À paraître.

## 1 La Provence et les troubadours

La poésie des troubadours est la première poésie en langue romane qui est apparue aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dans l'espace du sud de la France, du Limousin à la Catalogne, du Languedoc et à la Provence, puis qui s'est étendue en Italie du Nord et dans toute l'Europe. Extension en quantité : 2500 poèmes conservés répertoriés et 350 troubadours. C'est en Italie du Nord que sont allés les troubadours après la Croisade contre les Albigeois, dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est là que les copistes, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, ont recueilli les pièces les plus célèbres et composé des *chansonniers*, qui sont en fait des anthologies.

Si l'on considère la page (f°25) du chansonnier A 5332 de la bibliothèque Vaticane qui présente Guiraut de Bornelh<sup>3</sup>, on distingue en rouge la *vida*, la notice biographique composée a posteriori par les copistes, en noir la « canso », la chanson, qui commence par une lettrine historiée. Les strophes sont indiquées par des initiales enluminées, la fin du vers est marquée par un point et par la rime dont les troubadours sont les inventeurs<sup>4</sup>.



On voit les mêmes codes sur cet autre, appelé le chansonnier d'Este, parce qu'il a appartenu à la famille d'Este, a été la propriété du cardinal Bembo, éditeur de Pétrarque et Dante. La notice de la BNF dit que les notes dans la marge sont de Bembo et de Pétrarque. Rappelons que le *Canzoniere* de Pétrarque avait pour titre latin : *Rerum vulgarium fragmenta*, « fragments d'écrits vulgaires ». La lyrique en langue vulgaire qui s'est épanouie en Toscane avec Dante et Pétrarque, « le dolce stil novo », est en droite ligne l'héritière de la lyrique troubadours, aussi bien par le formalisme de sa poétique que par la reprise des thèmes de l'amour courtois.

**FIG 1**

Chansonnier K [f°4r°], Guiraut de Bornelh.  
BNF

La Provence, prolongement de l'Italie pour la vie intellectuelle, fut donc le second foyer de connaissance des troubadours. Au début de leur tour d'Europe, en automne 1732, Maffei et Séguier vont à Aix chez le président du Parlement Thomassin de Mazaugues que Maffei connaît bien. Séguier écrit dans ses carnets de voyages :

« il possède une belle bibliothèque et plusieurs manuscrits. Il parle de tout et c'est un savant et un homme judicieux. [...] Il conserve dans sa bibliothèque [...] quelques uns des poètes provençaux ou anciens troubadours sur lesquels il a fait une étude particulière. On espère qu'il publiera quelque jour les remarques qu'il a faites sur ces anciens poètes<sup>5</sup>. »

Henri-Joseph Thomassin Seigneur de Mazaugues (1684-1743), tenait sa bibliothèque de son père Louis, qui était lui-même conseiller au Parlement, neveu par alliance du grand humaniste et savant Fabri de Peiresc<sup>6</sup>. Les Mazaugues sauvèrent du naufrage une grande partie des manuscrits de Peiresc.

<sup>3</sup> [http://digi.vatlib.it/view/MSS\\_vat.lat.5232/0025](http://digi.vatlib.it/view/MSS_vat.lat.5232/0025)

<sup>4</sup> À l'article « Troubadours » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, le chevalier de Jaucourt écrit : « Ils furent les premiers à faire sentir à l'oreille les agréments de la rime ».

<sup>5</sup> PUGNIÈRE, François, op. cit. p. XX

<sup>6</sup> Claude Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637). Peiresc, issu d'une famille d'origine italienne, fut Conseiller au parlement d'Aix. C'est humaniste italienisant qui a fait une partie de ses études à Padoue (1599-1602) grand voyageur, épistolier (Gassendi, Malherbe, Kepler, Galilée), collectionneur et bibliophile. Il est pour Séguier le modèle de l'antiquaire savant. Peiresc était propriétaire du chansonnier B, dit Coustelier.

Après la mort de Mazaugues 1743, le fonds Peiresc est allé en grande partie à Carpentras, acheté en 1745 par Jean-Dominique d'Inguibert<sup>7</sup>.

Cela nous rappelle, en des temps meilleurs, la visite de l'Inguibertine organisée par notre académie en octobre 2018 ! C'est donc à l'Inguibertine que se trouve, entre autres trésors de la culture provençale, cet ouvrage de Jean de Nostredame : *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*<sup>8</sup>. Jean est le frère de Michel de Nostredame, dit Nostradamus, est le premier à traduire les troubadours en français. Il traduit les vies seulement, de manière plus romanesque que fidèle. Mais il s'agissait pour lui d'utiliser le prestige littéraire des troubadours pour illustrer historiquement les grandes familles du Comté rattaché à la France à peine un siècle auparavant. Comme l'indique le titre complet de l'ouvrage<sup>9</sup>. La réception de ce livre (que Fabri de Peiresc trouvait exécration sur le plan de la vérité historique) a dépassé pour longtemps toutes les espérances de son auteur<sup>10</sup>. Il a fait découvrir les troubadours à la France entière.

## 2 L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres

À côté de cet aspect de patriotisme provençal, expression de l'orgueil aristocratique, qui ne sera pas du tout éteint au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la connaissance des troubadours doit beaucoup, au niveau national, à un mouvement académique qui s'est développé en direction des études médiévales. Et ce, précisément au moment où Jean-François Séguier et le marquis Maffei séjournent à Paris de 1733 à 1736. L'impulsion de ce mouvement part de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (l'ancienne *Petite académie* de Colbert) dont le secrétaire perpétuel est Claude Gros de Boze (un futur correspondant de Séguier). Le marquis de Maffei est reçu membre associé de cette Académie. Le groupe des Modernes avait lancé en 1727 un programme d'« étude des antiquités nationales », c'est-à-dire d'étude du Moyen-Âge sous tous ses aspects. Inscriptions, certes, médailles et monuments, mais aussi étude des écrits et des langues. Le pluriel a son importance. On pense que la langue d'oc et la langue française sont liées par leurs origines. On penche plutôt, à ce moment-là, pour l'existence de ce qu'on appelle une langue romance primitive<sup>11</sup>...

Quoi qu'il en soit, l'étude de la langue des troubadours figure nommément dans la feuille de route que Camille Falconet, l'académicien qui pilote ce programme, donne aux chercheurs en domaine médiéval.

Le plus remarquable des chercheurs, celui qui va consacrer toute sa vie - et une partie de sa fortune - à la langue médiévale, d'oc et d'oïl, est Jean-Baptiste Lacurne de Sainte-Palaye (1697-1781) Membre de l'Académie des inscriptions en 1724, de l'Académie française en 1758. Il travaille sans relâche, toujours assisté de son jumeau Edmond de La Curne. Un autre Bourguignon le rejoint, Bouhier de Savigny, président du Parlement de Dijon, qui démissionne de sa charge en 1728 pour se consacrer au programme de l'académie.

Quand Séguier, à Cambridge, découvre dans la bibliothèque de Mylord Oxford, le manuscrit du *Breviari d'Amour* de Matfre Armengaud, troubadour de Béziers, il commence à le recopier et c'est à Lacurne qu'il envoie sa copie (juin 1736). Lacurne répond qu'il connaît ce texte, mais pas ce manuscrit. Il est l'expert reconnu, déjà avancé dans la tâche qu'il s'est fixée : rassembler les manuscrits ou leurs copies pour établir les textes. Il mènera de front la rédaction du *Glossaire de l'ancienne langue française* (achevé en 1756, 10 vol.) et l'*Histoire littéraire des troubadours* (achevé en 1774 par l'abbé Millot, 11 vol.)

## 3 Académiciens et « Provençalistes »

<sup>7</sup> Jean-François Séguier s'inscrit en bibliophile et ami de Mazaugues dans sa succession après sa mort en 1743. Il sera acquéreur de lettres récentes et de manuscrits de Peiresc, derrière Jean-Dominique d'Inguibert. Le parcours de Séguier n'est pas sans ressemblance avec celui d'Inguibert, à presque une génération d'écart. Famille provençale, études à Carpentras, Aix et Paris, avocat, puis séjours italiens, secrétaire bibliothécaire du cardinal Laurent Orsini devenant le pape Clément XII. Et une protection qui lui vaut d'être évêque au siège de Carpentras, de retour de Rome en 1735.

<sup>8</sup> Jean de Nostredame (1522-1576-7) est le frère de Michel de Nostredame, dit Nostradamus.

<sup>9</sup> *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont fleuri du temps des Comtes de Provence [...] par lesquelles est montrée l'ancienneté de plusieurs nobles maisons tant de Provence, Languedoc, France que d'Italie et d'ailleurs.*

<sup>10</sup> L'article « Troubadour » de l'Encyclopédie (écrit par Jaucourt) attribue à Nostredame le premier emploi du mot « troubadour » en France.

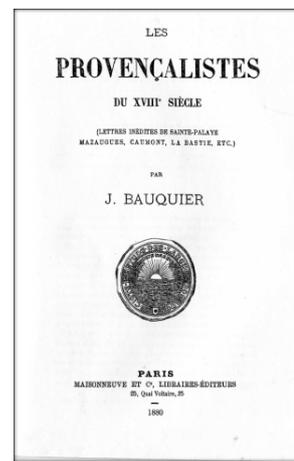
<sup>11</sup> À la suite des linguistes du XVII<sup>e</sup> siècle notamment Etienne Pasquier et Claude Fauchet.

Pendant vingt ans, Parisiens et Bourguignons vont s'adonner à l'étude de chansonniers et pour cela ils se sont rapproché des Provençaux, surtout du président Mazaugues, mais aussi du marquis de Caumont, du baron de La Bastie. Mais c'est Mazaugues, héritier de Peiresc, qui a semblé à Lacurne le meilleur relais pour l'écriture d'une « histoire de la poésie et des poètes provençaux<sup>12</sup> ».

Tous (sauf Séguier) sont des aristocrates et souvent de grands parlementaires qui s'attellent à une tâche de grande ampleur. Ils passent l'hiver à Paris, Dijon, Avignon ou Aix, l'été dans leur château. Il y a entre eux une volumineuse correspondance sur une quinzaine d'années où ils parlent de tout, de leur santé, de leur famille, des boutures et des livres qu'ils s'envoient et aussi leurs travaux sur les troubadours. Et leurs lettres sont conservées ici, dans le fonds Séguier du Carré d'Art.

Cette correspondance a dormi un bon siècle et demi jusqu'à ce se développe le mouvement romaniste dont l'organe fut notamment, à Montpellier, la *Revue des Langues Romanes*. En 1880, Joseph Bauquier publiera quelques lettres sur les troubadours et donnera à leurs auteurs le nom de « Provençalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle ».

Revenons au XVIII<sup>e</sup> siècle. À la fin de 1736, Maffei et Séguier, passant par les Pays-Bas, l'Europe centrale, l'Autriche, arrivent à Vérone. Et là, à Vérone, fin des années 1730 et le début de 40, Séguier est en relation avec les plus grands savants d'Italie, en tous les domaines. Il correspond en particulier avec le linguiste et historien Ludovico Antonio Muratori, et en 1739 il va à Modène spécialement pour voir le chansonnier qu'il a dans sa bibliothèque (D)<sup>13</sup>. Après Peiresc, Muratori est sans doute le grand modèle d'humaniste « antiquaire » de Séguier. Maffei et Séguier sont en relation avec toute l'Europe. Cela a été bien étudié. Ils reçoivent au *Palazzo Maffeiano*, nombre de lettrés faisant le « tour d'Italie » : plusieurs fois le président Mazaugues et Lacurne de St Palaye (et son frère)<sup>14</sup>.



**FIG. 2** Joseph Bauquier « Les Provençalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. » *Revue des Langues Romanes*, 1880.

On ne sait pas en quelle année exactement - avant la fin de 1738 sans doute<sup>15</sup> - Séguier s'est mis, lui aussi, à copier un manuscrit. C'est le ms. 410 de la bibliothèque Saibante à Vérone<sup>16</sup>. Ce manuscrit ne peut être présenté. Il a été perdu, au grand dam de tous les correspondants de Séguier qui le convoitaient. La bibliothèque Saibante a été vendue peu après cette copie. Ce manuscrit était, en petit format, la réplique du chansonnier A de la Vaticane. Ce que l'on trouve à Nîmes dans le fonds Séguier [Ms. 230\_26], n'est que le brouillon de la copie que Jean-François Séguier a envoyée à Lacurne et qui est conservée à la bibliothèque de l'Arsenal<sup>17</sup>. Séguier copie les 50 vies de Troubadours, certains

<sup>12</sup> Lettre du 17 mars 1737.

<sup>13</sup> Ludovico Antonio Muratori (1672-1750), Modène, savant antiquaire, grammairien et linguiste, est considéré comme le fondateur de l'historiographie italienne. Il écrivit à Séguier [lettre du 27-11-1737] qu'il avait fait copier, à sa demande, l'index (indice delle Rime provenzali) du chansonnier qu'il possédait (Estense Codex aujourd'hui coté : D). Lacurne alla le voir en juillet 1739, pour consulter ce célèbre chansonnier. Voir le récit que fait Charles De Brosses, un autre Bourguignon, dans ses *Lettres familières d'Italie* ou il fait le récit du « tour » de 1739-40 avec les frères Lacurne. De Brosses ne figure pas au nombre des Provençalistes, parce qu'il ne partage pas leur préoccupation et ironise sur la chasse passionnée qu'ils font aux « vieux rogatons de manuscrits » (Florence p. 274)

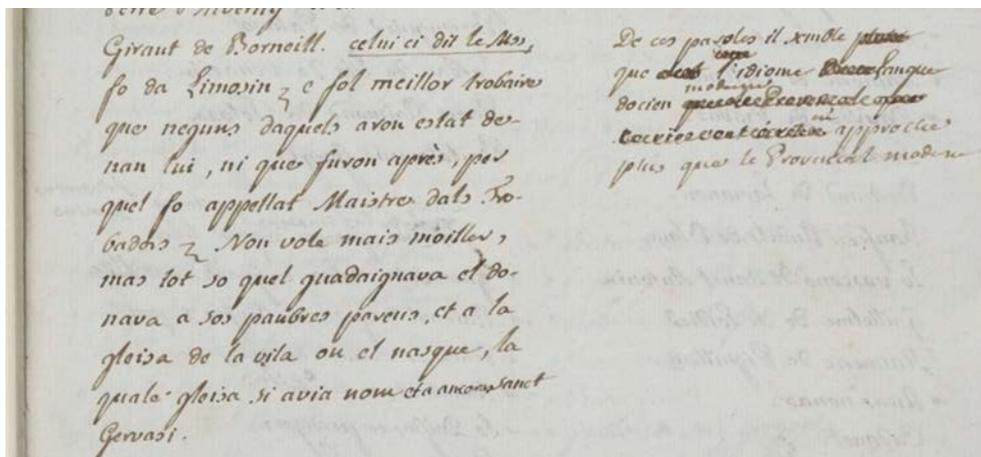
<sup>14</sup> Il s'en souvient au moment de rédiger un discours d'hommage de l'académie à la mort de Maffei. Il écrit à Séguier : « Il m'honorait de son amitié et m'en avoit donné, à mon dernier passage par Vérone, des marques dont je conserveray toujours le souvenir ». Ms. 147 [f° 38 r°]

<sup>15</sup> La bibliothèque Saibante était en vente en octobre 1738, comme le dit une lettre de Mazaugues à Séguier qui lui demande d'acheter pour lui « ce petit recueil des troubadours », ce qu'il ne fera pas et, semble-t-il, c'est à ce moment que le manuscrit fut perdu.

<sup>16</sup> Lacurne de Saint Palaye passa à Vérone lors de son « Tour d'Italie » avec de Brosses, de juin 1739 à août 1740. Ils visitèrent « le cabinet de Saibante » le 25 juillet 1739, avant d'aller chez Muratori à Modène. (de Brosses, I 89 et 148). De Brosses ne mentionne pas spécifiquement la 'bibliothèque' Saibante.

<sup>17</sup> Dans les papiers de Lacurne à l'Arsenal, Ms. 3098-Tome VIII [f° 119-156] : « Ces vies et la table qui les suit jusqu'à la pièce 237 ont été copiées par M. Séguier sur un manuscrit de M. Saibante à Vérone et collationnées et corrigées sur le manuscrit du Vatican n° 5232, qui en est l'original. »

célèbres, Bernard de Ventadour, Bertrand de Born, Jaufré Rudel Guilhem de Cabestanh, (dont la vie raconte la belle histoire du « cœur mangé ») d'autres moins. Puis il recopie la table des incipits, mais pas les poèmes... Les « vidas » sont d'une lecture plus facile.



**FIG. 3** . Extrait de la « vida » de Guiraut de Borneill copiée par Jean-François Séguier sur le manuscrit de la bibliothèque Saibante de Vérone, avec un commentaire dans la marge. BM Nîmes, Ms 230\_26 [f°243r°]

Ce qui est intéressant dans ce brouillon, c'est qu'il y a, ici et là, des commentaires en marge, comme cette phrase (f°243 r°), abondamment raturée :

« de ces paroles, il semble que le Languedocien moderne s'approche plus que le Provençal moderne ».

Cette remarque personnelle nous semble porteuse de plusieurs indications.

Tout d'abord, Séguier, à la différence de beaucoup de copistes de son temps, même les plus érudits, comprend la langue médiévale grâce à la langue moderne. Il compare l'une à l'autre. Il lui semble que la langue du manuscrit est plus proche du languedocien que du provençal. C'est une manière de récuser la doxa établie depuis Jean de Nostredame sur l'absolue *provençalité* des troubadours. Et concernant un troubadour limousin, c'est d'autant plus intéressant. Notons que les troubadours utilisent une langue littéraire qui efface plus ou moins les différences dialectales.

Ces notes au brouillon représentent, de la part de Séguier, les grains de sel de celui qui ne saurait copier sans faire des hypothèses. De même - on le voit plus haut dans la photo - il fait des hypothèses sur l'origine du manuscrit, qui lui semble venir de Modène et d'un spécialiste de Pétrarque du XVII<sup>e</sup> (Alessandro Tassoni 1565-1635). Ce qui veut dire, pour Séguier, que le manuscrit sur lequel il travaille prend tout son sens dans l'histoire littéraire italienne, dans la relation fondamentale entre les troubadours et le pétrarquisme. Relation dont peu de Français ont alors mesuré l'importance.

Ce geste de copie - il y en aura bien d'autres<sup>18</sup> - suffirait à placer Jean-François Séguier parmi les « provençalistes » du XVIII<sup>e</sup>, ce que Bauquier n'a pas vu, ni, à sa suite, toute une critique provençalisante ou occitanisante. Il y a placé en revanche son frère prieur qu'il a appelé Joseph, ce qui est une double erreur, comme nous allons le voir.

<sup>18</sup> TORREILLES, Claire, « Jean-François Séguier et les troubadours », *La réception des troubadours en Provence, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 183-202.

## René Séguier

René Séguier n'est pas dans l'effervescence des découvertes partagées où est plongé son frère. Il fait d'autres découvertes, dans une démarche personnelle, dans sa solitude cévenole. Il découvre le pays où il se sent étranger au début, et pour cela il en devient peu à peu et en profondeur un bon observateur. Il écrit un ouvrage à caractère ethnologique : *Les mœurs des Cévennes*. Il décrit le village de Saint-Jean-de-Valérisclé, ses mœurs et coutumes, ses habitants, son économie, comme il est d'usage de décrire les pays lointains. Car, entre les habitants de St Jean-de-Valérisclé et les Parisiens, par exemple, il y a, dit-il, une même distance d'exotisme. Il relève aussi les différences de manières, de politesse, entre les Cévenols et les Nîmois... Mais il l'exprime avec l'esprit de relativité qui prévaut à son époque. En cela il est moderne parce que pour lui les usages d'ici et de Paris ont dignité égale. La langue est un facteur discriminant qu'il s'attache à étudier, pareillement, avec patience, jour après jour. Il collecte, non des manuscrits, mais des mots du cru, des tournures, des expressions en situation de vie familiale, de travaux... Ce n'est pas un travail naïf. Il utilise la graphie de l'historien nîmois Anne de Rulman qui avait écrit un siècle plus tôt (1627) « Recherches sur la langue du pays », ouvrage pratiqué par Jean-François dans la bibliothèque du marquis d'Aubais<sup>19</sup>.

Il est pionnier dans son genre, mais manque d'encouragement. Il commence à rédiger une grammaire de la langue d'oc (ms. 229), la première sans doute, et un dictionnaire (ms. 281) dans les premiers du siècle<sup>20</sup> qui en comptera beaucoup. C'est un dictionnaire de dimension modeste (123 feuillets, 562 entrées) sans doute inachevé. Mais avec René Séguier on ne sait jamais à quel niveau de brouillon on se trouve, ni si l'ouvrage définitif ne s'est pas perdu en route.

« J'ai cru que cet ouvrage serait lu avec plaisir par les gens du pays qui n'ont jamais fait de réflexion sur cette langue qu'ils parlent si bien. On ne leur en a jamais fait faire. »

René Séguier admire la vivacité et l'aisance des Languedociens :

« ils savent bien leur langue et font rarement des fautes en la parlant. »

De là, sa réflexion glisse vers la défense de la langue injustement méprisée comme « langue vulgaire », mais sans les connotations que le terme avait à la Renaissance :

« On nous défend de la parler. On nous envoie à Paris pour nous la faire oublier. On nous châtie quand nous la parlons. Nous n'avons en province que des maîtres qui parlent français. On prêche en français et malgré tout cela, nous ne parlons que patois, et si nous parlons français, c'est un patois franchisé. »

Les observations sociolinguistiques de René Séguier au début du XVIII<sup>e</sup> ne sont pas uniques, mais elles sont exprimées avec conviction. Il parle à travers lui des élites du pays acculturées en français. René Séguier garde tous les états de son dictionnaire dans ses cartons, à la différence de son voisin et contemporain, l'abbé de Sauvages d'Alès, qui a écrit autour de 1750 une première version de son *Dictionnaire Languedocien*, et l'a publié à Nîmes en 1756, l'année du retour de Jean-François Séguier et avec son appui.

Chez Séguier la collection des mots devient plaisir du texte quand il se met à traduire en languedocien ses auteurs antiques préférés : Anacréon, Théocrite, Lucien, Horace. On reconnaît là l'éducation des Jésuites aussi bien que l'influence de son maître Fontenelle pour la recherche du « naturel » dans le style et dans la langue. Il travaille beaucoup (les piles de brouillons en témoignent) pour obtenir le naturel, la fluidité du discours. Il cultive une sorte d'épicurisme anacréontique largement teinté de morale chrétienne :

*Toutes mouren, lou fol coumme lou sage,  
Sem dins un oustau de lougaje.*

<sup>19</sup> Jean-François Séguier conserve des proverbes recopiées de Rulman [Ms.230\_20], une liste de sa main de quelques 250 « verbes emphatiques dans la langue du pays » [Ms. 230\_22] « ex Rulmani operis ».

<sup>20</sup> René Séguier a eu connaissance, au moins partiellement, du mss. du « *Dictionnaire* » d'Anne de Rulman, 1627, ed. Trinquier, IEO, 2001, p. 47-200 et vraisemblablement du *Dictiounari sus la lengo moundino* de Jean Doujat, Toulouse, Pech, 1694.

*Lou temps fini, qual descampa. [...]  
Aqueste vide es un souenge, une image...*

Nous mourons tous, le fou comme le sage,  
Nous sommes dans une maison louée  
Le temps fini, il faut décamper [...]  
Cette vie est un songe, une image...

C'est une écriture intime, une pulsion continue d'écriture qui l'aide à vivre. Il écrit en français, en occitan, il écrit sans cesse. Il a, comme il dit : « la démangeaison d'écrire ». Il a lu les grands auteurs de la littérature française et européenne, il a lu Cervantes, L'Arioste.... On connaît ses lectures d'une part par sa correspondance (il raconte l'*Orlando Furioso* à sa cousine et lui parle des lettres de Mme de Sévigné), d'autre part par son journal de lectures, qui est d'une grande profusion. Il a lu Spinoza et Hobbes, il disserte sur Descartes et Newton, n'étant pas à l'écart du grand débat du début du siècle.

Comme prêtre, dans sa paroisse partagée entre protestants et catholiques, il est d'une parfaite équanimité. Aucun discours religieux sous sa plume, mais des remarques philosophiques sur l'humanité. En choisissant l'exil cévenol, en se rapprochant de sa tante Marie de Gignoux qui l'avait en partie élevé, il s'était rapproché, lui, le prieur, des origines protestantes de sa famille. Son père, Dominique Séguier, s'était converti au moment de la Révocation. Sa tante n'avait pas abjuré et sa chère cousine épousera un gentilhomme huguenot du Vigan.

Bref, le frère retiré du monde, lisant Pindare, Montaigne et Pascal dans sa cure glacée et recopiant de longs passages, avait quelque chose de la figure du sage antique.

Quand nous avons voulu, avec François Pugnère, recenser l'œuvre de René Séguier, au-delà des 2 volumes cités par Bauquier, nous en avons trouvé 12 autres, autour de 3000 pages, et à mesure que nous avançons, notre image du personnage se modifiait et devenait celle d'un intellectuel étonnant par l'étendue de son savoir et de ses lectures, par ailleurs fort discret, à la fois éclairé et écrasé par la gloire montante de Jean-François.

Une circonstance aurait pu les réunir publiquement, le 18 juin 1757, à l'académie de Nîmes. Il s'agissait de lire la traduction faite par l'abbé du livre du médecin Bianchi de Rimini, *Del vitto pittagórico, Du vivre pythagorique*<sup>21</sup>. Les deux frères avaient eu un vif débat épistolaire au sujet de cette traduction. Jean-François la trouvait trop loin du texte et René disait qu'il avait amélioré l'original :

« J'ai fait en sorte qu'un livre de médecine puisse être lu de tout le monde, même des femmes, et avec plaisir. Quel tort lui ai-je fait ? N'ai-je pas au contraire bien mérité de la République des Lettres ?<sup>22</sup> »

Ce qui prouve qu'il avait bien conscience de faire partie de la « République des lettres » ! Mais c'est Jean-François tout seul qui a lu ce texte. Car il ne fait pas bon être un cadet.

## Conclusion

René Séguier, curé de village, a tout de l'intermédiaire culturel qui puise dans la vie quotidienne de quoi alimenter son œuvre et sa réflexion. Poète patois, commençant par des traductions, il fait souvent penser à l'abbé Fabre<sup>23</sup> ou, à la fin du siècle, à Claude Peyrot, auteur des *Géorgiques patoises* (1781) mais son œuvre ne prendra pas la même autonomie que celles de Fabre ni de Peyrot. Il fait penser au curé Darles de Congénies dont Jean-François recueille aussi les œuvres françaises et patoises dans le manuscrit 230<sup>24</sup> où se trouvent la copie du manuscrit Saibante ainsi qu'un précieux *Index des*

<sup>21</sup> *Del vitto pittagórico di soli vegetabili sia giovevole per conservare la sanità, e per la cura d'alcune malatie, discorso di Giovanni Bianchi medico primario della città di Rimino*, Venezia, Giambattista Pasquali, 1752.

<sup>22</sup> BM Nîmes, ms. 236.

<sup>23</sup> Le ms 230 (BM Nîmes) qui rassemble des ouvrages de la bibliothèque du marquis d'Aubais, fait côtoyer l'œuvre de l'abbé Darles [f°79r°-154r°] et les premiers poèmes de l'abbé Fabre [f°211r°-214v°].

<sup>24</sup> BERTRAND-FABRE Danielle et TORREILLES Claire, « L'œuvre poétique bilingue de Gaspard Joseph Darles (1692-1757) curé de Congénies ». in *Congénies en Vaunage*, Association Maurice Aliger, 2016. t. III p. 863-895.

*troubadours* de Lacurne de Sainte Palaye. René est bien représentatif de tout un terreau d'écriture souvent perdu, dédaigné, sauf si s'il est collecté, comme c'est ici le cas, par un célèbre « antiquaire ».

On voit bien tout ce qui le sépare des « Provençalistes » fréquentés par Jean-François. Il n'a pas de contact avec eux. Il ne parle nulle part des troubadours. Mais, après sa mort, après que Jean-François eut recueilli ses papiers dans sa bibliothèque, l'existence du dictionnaire est révélée et alors il devient un ouvrage vivement convoité. Les temps commencent à changer. Car la vogue des dictionnaires succède à celle des manuscrits. Court de Gebelin avait montré l'intérêt des « langues primitives »<sup>25</sup>. Tous veulent collecter, à tout prix<sup>26</sup>, non plus des chansonniers, mais des documents authentiques témoignant des « idiomes locaux ».

Quant à Jean-François, après avoir activement participé au mouvement provençaliste, il s'en est détaché mais a toujours été intéressé, comme le marquis d'Aubais, par la langue moderne du pays.

Au siècle suivant, les deux courants se nourrissent l'un de l'autre. D'un côté les savants romanistes (Raynouard, Rochegude en France, Diez, Schlegel, en Allemagne...) publient les troubadours, les traduisent, les font lire et enfin apprécier en tant que poètes. De l'autre côté, sous différentes formes, l'expression « en idiome » se développe dans toutes les classes, pas seulement en occitan. Mais en occitan le prestige des troubadours produit des effets notables de réévaluation. Il y a une curiosité nouvelle pour cette langue dans laquelle il n'est pas infamant, il devient même piquant d'écrire, aussi bien chez les lettrés que chez les gens du peuple.

Ces deux courants, celui de la compilation savante et celui de l'investissement littéraire, illustrés respectivement par Jean-François et René Séguier, interagissent de façon complexe à l'âge romantique. Mais ceci est une autre question.

---

<sup>25</sup> COURT DE GEBELIN, Antoine, *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne... considéré dans l'histoire naturelle de la parole*. t. III. Paris, Boudet, Valleyre, 1776.

<sup>26</sup> Nous travaillons à l'édition d'un *Dictionnaire languedocien* écrit vers 1760-1770 et découvert, en 2014, aux AD 30, par François Pugnière, que nous avons attribué à Augustin Bonet, connu de J-F Séguier avec qui il a correspondu. Après sa mort à Alès, en 1772, son manuscrit fut pareillement l'objet de toutes les convoitises, notamment de la part de l'abbé de Sauvages qui en disposa pour la seconde édition de son *Dictionnaire* (1785). Cf. Claire Torreilles, « Augustin Bonet (1717-1772), l'auteur retrouvé du *Dictionnaire Languedocien* », *Revue des Langues Romanes*, Aspects du XVIII<sup>e</sup> siècle occitan, Montpellier, 2015, PULM, CXX, n°2. p. 397-419.